

# NIMIER Roger

A la question « Quelle est votre occupation préférée ? », **Nimier** répond en automne 1961 : « La dératisation et la destruction des photos de famille ».

Le style des *Epées* est on ne peut plus alerte, véloce, en lame de rasoir. Aucun respect humain ne l'empêche : l'ontologie fasciste y est à son comble.

"Avec les premiers vents, j'ai reçu une visite : celle d'un officier de la première Armée, dont j'avais remarqué l'élégance, mais oublié les traits. Il me dit s'appeler le capitaine de Forjac. Il désirait parler avec moi de Bernard, qui commandait un de ses pelotons en Indochine. Je lui ai répondu que je détestais parler des morts. Je n'y peux rien. Les morts sont pour moi seul. Invérifiable, inconsommable.

Il m'a invité à déjeuner. Puis nous sommes allés au bord du Martinez. Il m'a demandé pourquoi je ne buvais pas. Je lui ai répondu que cela datait de la nuit du 7 mai ; il n'a pas insisté. La nuit du 7 mai était un souvenir personnel pour chaque cavalier de notre unité. Je lui dois, entre autres, ma blessure à la joue, tellement agréable pour la réussite de mes airs sombres. Mettons que l'alcool m'eût empêché de prêter une attention réelle à cette nuit et que cette distraction fût le regret de ma vie. Mais pourquoi expliquer une chose tellement évidente ? Le capitaine de Forjac renversa la tête en arrière et murmura, comme s'il avait suivi de loin la marche de mes pensées :

- Il n'y a pas que les morts violentes.

Je lui ai répondu que je n'étais pas de son avis :

- Les vieillards qui se laissent aller en promenant autour d'eux un regard dégoûté, ce n'est pas une mort, c'est de la merde qui fout le camp par le tuyau de vidange, avec un grand coup d'eau bénite par-dessus. La vraie mort, ça saigne et ça gueule : c'est de l'assassinat, pas de la fatigue.

- J'ai rarement failli mourir, m'a-t-il répondu d'une voix rêveuse. Je crois que je ne suis pas doué pour voir la mort arriver. Parfois, je trouve cette opération (la mort) plus banale que l'appendicite. J'y rêve comme à un bureau plein de guichets : tuberculose, médecins, juges, guerre, suicide, on a presque le choix. Les queues sont aussi longues devant chaque guichet, on attend son tour, on ébauche des relations avec ses voisins. Parfois, on ne sait plus si on attend le choléra ou le cancer. On vous l'a dit, mais on ne se rappelle plus. Derrière vous, un vieillard compte sur l'embolie, une femme sur le crime passionnel. Et finalement, on se trouve devant un mot dur et calme, qui vous attendait de son côté : la guerre. On défait sa cravate et on montre son cou. A quoi pensez-vous, dit-il en se versant un verre de whiskey.



J'ai articulé aussi nettement que j'ai pu :

- Je ne suis pas comme vous. Ces couteaux préparés pour moi, ces couteaux me conseillent de vivre.

Il m'a répondu qu'il tenait le danger pour un idéal à l'usage des petits garçons peureux. Je me suis défendu :

- Les petits garçons se font une idée confiante du danger. Un peu d'ombre, un peu de bruit, ils imaginent qu'ils y sont et ils sont fiers à l'avance. J'ai de meilleures notions qu'eux. Pour moi, le danger est un univers précis. Au fond, je suis prudent.

Alors, il m'a conseillé de mieux compter avec le hasard ; en effet, ne sommes-nous pas fiers de certains gestes, parce qu'ils nous paraissent difficiles ? Une semaine plus tard, ils nous seront enfantins ; adieu la fierté. Mais, là encore, je me suis défendu :

- Croire au hasard, ce serait l'innocence. Comment l'accepter ? A la source de tout ce qui m'arrive, il y a moi, on revient au même endroit. Tout ce qui m'était possible m'arrivera, comme le fer se colle à l'aimant. J'en suis responsable dans la mesure où cela m'était possible. De même, tout ce qu'on dira de moi est vrai par avance : cela pouvait m'arriver. Par-dessus la vérité affectueuse - l'idée qu'on a de soi - il y a la vérité cruelle : l'opinion des autres. On peut s'en moquer. Elle est là. Elle vous regarde. Elle ne vous déforme pas plus que vous n'étiez déformable. Pas de caricature d'Apollon.

Ensuite, il y a eu un nouveau silence et nous nous sommes laissés aller à parler de la France. Nous avons reconnu que tout valait mieux que le second Empire ou 1900.

- Mais cela ne me fait pas aimer, ai-je ajouté, cette fille molle et fardée, qui entasse les perles fausses et se bourre d'opium, la France d'aujourd'hui, tout en se cherchant un maquereau bien carré des épaules : l'Amérique ou la Russie, au choix. Cette fille qui se déchire la cervelle pour savoir si elle se mettra du rose ou du mauve sous les paupières. Il n'y a qu'une chose qui lui irait bien au teint, pourtant : la mort...

- Ne vous alarmez pas. Ça viendra. Ça lui vient".

**Les épées** (L'Imaginaire - Gallimard, 2003)

**Marc Dambre 'Roger Nimier, Hussard du demi-siècle'** (Flammarion, 1989)

